

A black and white photograph of a hand gripping a knife handle. The hand is positioned in the upper half of the frame, with fingers wrapped around the handle. The knife blade is visible, extending downwards through the center of the image. The background is dark, making the hand and knife stand out.

SALLY GREEN

HALF
BAD

NUIT ROUGE

MILAN

HALF
BAD

2. NUIT ROUGE

Pour Indy



Titre original : *Half Wild*

Text copyright © Sally Green, 2015

Published by the Penguin Group

Penguin Books Ltd, 80 Strand, London WC2R, ORL, England

L'auteur a confirmé ses droits moraux.

Traduit de l'anglais par Marie Cambolieu

Correction : Ingrid Pelletier

Pour l'édition française :

© 2015, éditions Milan

300, rue Léon-Joulin, 31101 Toulouse Cedex 9, France

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications

destinées à la jeunesse

ISBN : 978-2-7459-6581-3

www.editionsmilan.com



**HALF
BAD**

2. NUIT ROUGE

**SALLY
GREEN**

MILAN

« Tu sentiras mon âme en peine te glacer le cœur
Et monter dans ta gorge, agrippée à tes sanglots. »

Wilfred Owen



PREMIÈRE PARTIE

ROUGE

LE JOUR SE LÈVE

Un bec-croisé appelle

Un autre oiseau, d'une espèce différente, lui répond.

Le premier recommence

encore

et encore

Le bec-croisé...

merde, il fait jour

et je dormais

il fait jour, mais à peine...

merde, merde, merde

réveille-toi

allez, debout

comment j'ai pu m'end...

chchchchchchhhchchchcchhhhhchchchhh
chchchhhchchchhhchchchcchchhchcchchchh
chchchhchchchchchchhhchchchchchhchchch
chhchhhchchchchccchchchchchhchchchchh
chchchhchchchchhhchchchhchhchchchchch

MERDE !

Ce bruit... C'est...

chchchchchchhhchchchcchhhhhchchchhh
chchchhhchchchhhchchchcchchhchcchchchh
chchchhchchchchchchhhchchchchchhchchch
chhchhhchchchchccchchchchchhchchchchh
chchchhchchchchhhchchchhchhchchchchch
chchchchhchhhchchccchchchchhchchchhh
chcchchchchchchhchchchcchhhhhchchchh

À son intensité, je détecte un téléphone portable – proche, tout proche. Comment j'ai pu dormir avec des chasseurs à mes trousses ? Et elle ? Celle qui est rapide. Elle a bien failli m'avoir, cette nuit.

chchchchchchhhchchchcchhhhhchchchhh
chchchchchchchhhchchchcchhhhhchchchhh
chcchchchhhchchchhhchchchcchchhchcchch

RÉFLÉCHIS ! MAIS RÉFLÉCHIS !

chchchchchchhhchchchcchhhhhchchchhh
chcchchchhhchchchhhchchchcchchhchcchch

C'est un téléphone, aucun doute là-dessus. Son chuintement ne résonne pas à mes oreilles, mais à l'intérieur de ma tête, dans le coin supérieur droit, comme des ondes électromagnétiques, un brouillage strident, assourdissant, et je l'évalue à trois ou quatre mètres de distance, pas plus.

chchchchchchhhchchchcchhhhhchchchh
chcchchchhhchchchhchchchcchchhcchcch

Bon, d'accord. Qui n'a pas de portable, aujourd'hui ? Si c'était un chasseur, si c'était la chasseresse et si elle m'avait repéré, je serais déjà mort.

Or, je ne suis pas mort.

Conclusion : elle ne peut pas me voir.

chchchchchchhhchchchcchhhhhchchchh
chcchchchhhchchchhchchchcchchhcchcchch

L'intensité du son ne varie pas, c'est donc qu'elle ne se rapproche pas. Pourtant, elle ne s'éloigne pas non plus.

Suis-je caché derrière quelque chose ?

Allongé sur le côté, la joue contre le sol, je ne bronche pas.

Je ne vois que de la terre. Je devrais remuer un peu...

Non, pas tout de suite. Réfléchis, avant.

Garde ton calme et trouve une solution.

chchchchchchhhchchchcchhhhhchchchhch
cchchchhhchchchhchchchcchchhcchcchchchh
chchchhcchchchchchhchchchchchhchch
chhhchhhchchchchcchchchchchhchchchch

Pas de vent, pas de lumière; rien que la pénombre. Il est très tôt. Le soleil n'a pas encore émergé de la montagne. Le sol est froid mais sec, dépourvu de rosée. Je flaire une odeur de terre, de pin et... d'autre chose.

C'est quoi, cette odeur ?

Et puis ce goût...

... Désagréable

Un goût de... oh, non...

N'y pense pas.

N'y pense pas.

N'y pense pas.

N'y pense pas.

Pense à autre chose.

Pense à l'endroit où tu te trouves.

chchchchchchhhchchchcchhhhhchchchhch
cchchchhhchchchhchchchcchchhcchcchch
chhchchchhcchchchchchhhchchchchhhchch

Allongé sur le sol, dans le petit matin, tu sens le fond de l'air frais. Tu frissonnes. Et c'est parce que... tu es nu. Tu es nu et le haut de ton corps est humide. La poitrine, les bras, le visage... trempés.

Et lorsque tu remues les doigts, d'un mouvement à peine perceptible, tu les trouves poisseux. Ils collent les uns aux autres. Comme recouverts d'un jus sucré, qui commence à sécher. Mais ce n'est pas du jus. N'y pense pas, n'y pense pas. N'y pense pas. N'y pense pas.

PENSE À AUTRE CHOSE!

PENSE PLUTÔT À RESTER EN VIE!

chchchchchchhhchchchcchhhhhchchchhch
cchchchhhchchchhchchchcchchhcchcchchhch

Tu dois partir d'ici. Les chasseurs te traquent. La rapide, elle te talonnait de près. Hier soir, tu lui as échappé de justesse. Qu'est-ce qui s'est passé, hier soir ?

Hein, qu'est-ce qui s'est passé ?

NON! OUBLIE TOUT ÇA!

chchchchchchhhchchchcchhhhhchchchhch

TROUVE UN MOYEN DE RESTER EN VIE.
CHERCHE UNE SOLUTION.

Tu peux jeter un coup d'œil : bouge la tête de quelques millimètres. Le sol, tout près de ton visage, est tapissé d'aiguilles de pin, mais leur couleur ne semble pas naturelle. C'est un brun rouille, comme du sang séché. Ton bras tendu, il en est badigeonné. Encroûté. Quant à ta main, elle n'en est pas couverte. Elle baigne dedans.

Dans le rouge.

chchchchchchhhchchchcchhhhhchchchhchcch

Tu trouveras bien un ruisseau pour laver tout ça. Le faire disparaître.

chchchchchchhhchchchcchhhhhchchchh

Tu dois partir. Pour ta propre sécurité, tu ne dois pas rester là.

Allez, il faut y aller. Filer d'ici.

chchchchchchhhchchchcchhhhhchchchhch

Le portable est tout près et le chuintement ne fluctue pas. Il ne se rapproche pas.

Mais tu dois regarder. Tu dois t'en assurer.

Tourne la tête de l'autre côté.

Tu peux y arriver.

Ça ressemblerait presque à un tronc d'arbre... Pourvu que ce soit un tronc, pourvu que ce soit un tronc, rien qu'un tronc.

Pas un tronc, non... C'est noir et rouge. Bottes noires. Pantalon noir.

Une jambe est repliée. La deuxième, tendue. Veste noire. Le visage incliné.

Elle a les cheveux châtain et courts.

Empoissés de sang.

Elle est raide comme un bout de bois.

Encore humide.

Encore ruisselante.

Et moins rapide, maintenant.

Le portable, c'est le sien.

chchchchchchhhchchchcchhhhhchchchh
chcchchchhhchchchhchchchcchchhcchcchch
chhchchchhcchchchchchhhchchchchchhch
chchchhchhhchchchchcchchchchhchch

Et en redressant la tête, tu aperçois sa gorge, qui n'est plus qu'une plaie. Béante, sanguinolente, profonde et...

rouge

L'ATTENTE

Me voilà de retour en Suisse, perché dans une vallée reculée – à une demi-journée de marche de celle de Mercury.

Depuis mon arrivée, il y a quelques semaines, je suis retourné chez elle à deux reprises. La première fois, je me suis contenté de revenir sur mes pas, à la recherche de l'endroit où j'ai perdu le Fairborn, le poignard magique que j'ai subtilisé aux chasseurs. Ou plutôt que Rose leur a dérobé. J'ai reconnu le cours d'eau sans difficulté et j'ai vite repéré les taches de sang et autres traînées jaunâtres que j'avais laissées sur le sol. Aucune trace du Fairborn. J'ai ratissé les abords du ruisseau, puis tout le périmètre autour des marques, avant de finir par écarter les buissons et remuer les pierres. Ça frisait le ridicule : franchement... soulever des cailloux ? Après deux jours de fouilles, je me suis forcé à abandonner. J'en venais à douter d'avoir eu l'objet en main, à me demander si un animal l'avait emporté ou s'il s'était volatilisé par enchantement... J'en devenais dingue. Je n'y suis plus revenu.

Depuis, je m'arme de patience. Je dors dans cette vallée voisine, à l'entrée de la grotte. C'est ce dont nous avons convenu avec Gabriel, alors je fais comme on a décidé : je l'attends. Il m'a amené, ici, un jour, pour y cacher une boîte en fer remplie de lettres. C'est tout ce qu'il possède : les lettres d'amour échangées par ses parents. Je la conserve dans mon sac. Et je prends racine. Je me répète

qu'au moins, nous avons un plan. En général, c'est bon signe.

Sauf que ça n'en était pas vraiment un : « Si ça tourne mal, rendez-vous à la grotte. »

Et on peut dire que les choses ont sacrément mal tourné.

Je n'imaginai pas avoir besoin d'une solution de repli. Ni que tout déraperait à ce point sans que j'y laisse ma peau. Pourtant, je suis bien vivant, j'ai dix-sept ans et je suis un véritable sorcier, avec un Don et trois présents. Mais à part moi, qui reste-t-il d'autre ? Rose... Rose n'a pas survécu, c'est certain. J'ai vu les chasseurs l'abattre. Annalise demeure prisonnière de Mercury, plongée dans un sommeil de mort, et je redoute qu'à force de se prolonger, la mort l'emporte sur le sommeil. Quant à Gabriel, il a disparu depuis trop longtemps, depuis le jour où nous avons volé le Fairborn, soit quatre semaines et quatre jours exactement. S'il était sain et sauf, il m'aurait rejoint. Or si le Conseil l'a capturé, ils le tortureront et...

Mais je me refuse à envisager un tel scénario. Une des règles que je m'impose : oublier le négatif, se concentrer sur le positif. Le problème, c'est que je ne trouve rien d'autre à faire que de rester là, à patienter, cogiter... Alors quotidiennement, je m'oblige à énumérer mon arsenal de pensées réjouissantes pour finir par me répéter que Gabriel reviendra. Je dois me persuader que c'est encore possible. Il pourrait encore s'en sortir. Pour peu que je reste positif.

Allez, on reprend...

D'abord, prendre conscience de ce qui m'entoure. Le positif est partout et chaque foutue journée qui s'écoule est l'occasion de le constater.

Les **arbres**, par exemple. En voilà, des choses positives ! La plupart sont grands, plutôt droits, solides. D'autres sont à terre, envahis par les lichens. Presque tous possèdent des aiguilles et leur teinte varie du presque noir au vert citron, en fonction de la lumière et de l'âge du feuillage. Ce sont de vieilles connaissances, à présent, si bien qu'il me suffit de fermer les paupières pour les voir, mais ça, j'évite. On reste plus facilement optimiste en gardant les yeux ouverts.

Des cimes, je passe au **ciel**, très positif lui aussi. Souvent d'azur le jour et d'encre, la nuit. Cette couleur me plaît. J'y aperçois parfois des **nuages** ventrus, plus blancs que gris, qui n'amènent pas de pluie. Ils glissent principalement vers l'est. Ici, dans la forêt, pas de vent : il ne s'aventure jamais au ras du sol.

Quoi d'autre ? Ah oui, les **oiseaux**. En plus d'être positifs, ce sont de vrais petits gloutons tapageurs – ils piaillent et picorent toute la journée. Certains se nourrissent de graines, d'autres d'insectes. Quelques corbeaux tournoient au-dessus du bois, mais ils n'y descendent pas, en tout cas pas jusqu'à moi. Eux aussi sont noirs, d'un noir éclatant, comme si on les avait découpés avec des ciseaux dans une feuille de papier glacé. Je guette l'aigle que j'avais aperçu, une fois, mais il ne se montre pas. Je me demande alors si mon père avait vraiment pris cette apparence pour me suivre, ce jour-là, qui me paraît soudain si loin...

Stop !

Mon père n'a rien à faire là. Je dois rester prudent lorsque je pense à lui. Je dois me discipliner. Sinon, je tombe dans le négatif.

Bon... revenons aux choses qui m'entourent. Où en étais-je ? J'ai énuméré les arbres, le ciel, les nuages, les

oiseaux... Ah, et n'oublions pas les **silences**... Des silences à revendre, interminables. La nuit, ils rempliraient l'océan Pacifique. Je raffole des silences. Ici, plus de sifflement, plus d'interférences. Rien. J'ai la tête vide. Je pourrais presque entendre la rumeur de la rivière au fond de la vallée, mais non : la végétation l'étouffe.

Voilà, les silences, c'est fait. Passons aux **mouvements**. Jusque-là, j'ai vu bouger quelques chevreuils. Furtifs, marron, gracieux dans leur genre et un peu farouches. Des lapins également, d'un gris-brun, qui ne font aucun bruit. Des campagnols au pelage bis, et des marmottes, grises et tranquilles. Ensuite viennent les araignées, noires et taciturnes ; les mouches, même chose, jusqu'à ce qu'elles se rapprochent et qu'elles fassent un raffut ahurissant, hilarant. Un papillon égaré, bleu barbeau, et muet lui aussi. Les pommes de pin, sombres, qui ne tombent pas en silence mais en chuchotant un mot très doux, « Pom », lorsqu'elles touchent le sol. Et les aiguilles, dont la chute est feutrée comme la neige.

Donc ça, c'est positif : les insectes, les arbres, etc.

Je m'observe à mon tour. Je porte encore mes vieilles **bottines**, avec leurs semelles lourdes, souples, éculées. La tige fauve est élimée, les coutures ont lâché et elles prennent l'eau. Mon **jean** : large, confortable, usé jusqu'à la corde, troué au genou gauche, râpé aux ourlets, autrefois bleu, aujourd'hui gris, maculé de terre et de traînées vertes lorsque je grimpe aux branches. La **ceinture** : épais cuir noir et boucle en métal. Une bonne ceinture. **Tee-shirt** : clair avant, maintenant terne ; déchirure au côté droit ; quelques accrocs sur la manche, comme si des mites, ou des **puces**, peut-être, l'avaient grignotée. Je n'ai pourtant pas de puces, que je sache. Ça ne me gratte nulle

part. En revanche, je suis un peu **sale**. Je me lave certains jours, en tout cas dès que je me réveille avec du sang sur moi. Mes affaires, elles, n'en sont jamais tachées, c'est une bonne nouvelle. Je suis toujours nu quand je...

Non, on se focalise sur les vêtements !

Où en étais-je ? Au tee-shirt, je crois. Et par-dessus, je porte une **chemise**, en flanelle épaisse et bien chaude, les motifs à carreaux verts, noirs et marron restent visibles. Elle n'a plus que trois boutons sombres. Un **trou** sur le pan droit. **Déchiré** à la manche gauche. Je n'ai ni **caleçon** ni chaussettes. J'en avais pourtant, des **chaussettes**, que sont-elles devenues ? Et puis j'avais des **gants**. Mon **écharpe** est rangée dans mon sac à dos, me semble-t-il. Je ne l'ai plus ouvert depuis des lustres. Je devrais, sûrement. Ça passerait le temps. J'y retrouverai peut-être mes gants.

Et maintenant, quoi d'autre ?

Mes **mains** ne ressemblent plus à rien. Vraiment rien. Brunies, fripées, rêches ; j'ai d'horribles cicatrices au poignet droit, comme si la peau avait fondu. J'ai les **ongles** sales, rongés jusqu'au sang, et parlons un peu des **tatouages**. Trois sur l'auriculaire droit et un grand sur la main gauche. **N 0,5**. La marque d'un semi-code – histoire que personne n'ignore qui je suis : un sorcier à moitié noir. Et au cas où ça ne suffirait pas, j'en ai un autre sur la cheville et un dernier au cou (mon **petit préféré**, celui-là).

Ce ne sont pas des tatouages ordinaires, ni même de simples marquages : ils recèlent une part de magie. Si les chasseurs me retrouvaient, si je retombais entre les mains de M. Wallend, il lui suffirait de m'amputer du petit doigt et de le glisser dans un flacon de sorcier pour me tenir à

sa merci. Ils pourraient alors me torturer à loisir, voire me supprimer en brûlant la bouteille. C'est du moins ce que je crois. Ces stigmates leur donneraient une emprise totale sur moi. Et ils s'en serviraient pour m'obliger à tuer mon père.

Ce dont je serais incapable, même si je le voulais, car Marcus reste le sorcier noir le plus puissant que je connaisse et contre lui, je n'aurais aucune chance. Certes, je sais me battre et oui, je cours vite, mais face à sa puissance, mes atouts semblent dérisoires.

Eh merde. Je recommence à penser à lui.

Revenons plutôt à mon corps...

Qui se comporte parfois de manière étrange. Il se métamorphose. Ça, il faudrait que j'y songe davantage. Que je tâche de comprendre comment, pourquoi, et surtout, en QUOI mon p... de corps se transforme.

Je n'en garde aucun souvenir, mais je devine quand ça se produit, parce que je me réveille nu comme un ver et l'estomac un peu moins vide. De temps à autre, j'ai des nausées. Saisi de haut-le-cœur qui n'en finissent pas, je vomis mon repas nocturne. Peut-être que mon organisme ne supporte pas ce que j'avale... Je me nourris principalement de petits animaux, sans jamais me rappeler les avoir attrapés. Si j'en prends conscience, c'est que je régurgite des os minuscules, des lambeaux de fourrure et du sang. Une fois, j'ai même trouvé une queue. De rat, je crois. J'en déduis que je me métamorphose en une bête quelconque : c'est l'unique explication possible. J'ai donc hérité du Don de mon père. Mais aucune image ne me reste : ni de la transformation, ni de ma nouvelle apparence, ni de mon retour à une forme humaine. Rien, jusqu'à mon réveil, de longues

heures plus tard. Je dors à poings fermés ; le processus doit m'épuiser.

Hier soir, j'ai pris un petit chevreuil. Je suis revenu à moi près de sa carcasse à moitié dévorée. Ça, je ne l'ai pas encore recraché. Mon estomac doit finir par s'y faire. Je connais bien la sensation de faim, d'avoir le ventre vide et ça ne m'arrive plus, désormais. Preuve qu'on peut vraiment s'habituer à tout, même à la viande crue. N'empêche, je tuerais pour un vrai repas. Un hamburger, des frites, un pot-au-feu, de la purée, du rosbif, du pudding. De la nourriture civilisée. De la tarte. De la crème pâtissière !

Doucement !

Mieux vaut ne pas rêver à ce que je n'ai pas : c'est comme ça qu'on replonge. Je dois me montrer prudent avec les idées. Ne surtout pas m'aventurer vers le négatif. Et puisque j'ai si bien travaillé le côté positif, aujourd'hui, je m'accorde une petite récompense en pensant aux autres, y compris à **mon père**. Même si avec lui, je dois faire deux fois plus attention.

Je l'ai enfin rencontré. J'ai vu Marcus. Il ne m'a pas tué, ce dont je ne le croyais pas réellement capable, mais compte tenu de sa réputation, le doute subsistait.

J'ai passé une bonne partie de mon enfance à me convaincre que je ne l'intéressais pas. Je me trompais, il semble bien qu'il songeait tout autant à moi. Il s'est toujours soucié de moi. C'est lui qui m'a retrouvé. Il a ralenti le cours du temps, ce qui, même pour lui, ne doit pas être une mince affaire. Il a célébré ma cérémonie : j'ai bu son sang et reçu trois présents. Je porte d'ailleurs l'un d'eux, sa bague, qu'il m'a offerte. Je la fais tourner autour de mon doigt, la soupèse, l'approche de mes lèvres pour sentir le goût du métal. Je garde dans ma poche la balle qu'il

a extraite de mon ventre, un « cadeau » des chasseurs. S'il m'arrive de la triturer, je ne suis pas certain d'apprécier ce souvenir. En guise de troisième présent, il m'a laissé la vie et, elle aussi, je la préserve de mon mieux. Je me demande si ça compte vraiment, car c'est la première fois que j'entends parler d'un présent immatériel, mais Marcus étant Marcus, je suppose qu'il sait ce qu'il fait.

C'est grâce à lui que je suis vivant et que j'ai reçu mon Don – le même que le sien. La plupart des sorciers bataillent souvent pour en découvrir la nature, pendant un an voire plus. Cette quête m'a été épargnée. Mon Don est venu à moi. J'ignore si c'est une bonne nouvelle. Autant penser à autre chose.

Comme à ma **famille**, par exemple, qui est une chose positive. Je tombe rarement dans le négatif en y songeant. Arran me manque toujours, mais nettement moins qu'à l'époque où Célia me retenait prisonnier. Pendant les premières semaines passées dans cette cage, l'absence de mon frère m'a pesé terriblement... Mais c'était il y a des années... enfin deux ans, je crois. Le Conseil m'a fait enfermer peu avant mon quinzième anniversaire, juste avant la cérémonie d'Arran, alors oui, voilà deux ans que nous sommes séparés. Ellen, mon amie sang-mêlé, l'a retrouvé. Elle lui a montré une photo de moi et l'a filmé afin que je puisse contempler son visage, entendre sa voix. Il va bien, et ma sœur Déborah aussi. Pour eux, la vie est sûrement plus facile sans moi. Je ne les reverrai sans doute jamais, mais ça m'est égal : ils savent que je suis vivant, que je me suis évadé et que je suis libre. Je me suis fait une raison : plus j'évite les gens que j'aime, mieux ils se portent.

Parfois, je m'installe à l'entrée de la grotte. Il m'arrive même de m'y allonger pour faire un somme, mais je dors

mal et généralement, je préfère attendre en haut de mon arbre, d'où j'ai une perspective dégagée. Le versant de cette montagne est escarpé : personne ne s'y aventure à la légère. Mais on n'est jamais trop prudent. Quant aux chasseurs, rien ne leur échappe. J'essaie de ne pas trop penser à eux, mais j'ai sans doute tort d'ignorer le danger. Alors, je reste perché là, jusqu'à la tombée de la nuit, comme aujourd'hui, et m'autorise quelques souvenirs du bon vieux temps. Du temps d'avant que le Conseil ne m'enlève. Avant Célia et avant la cage.

Mon souvenir favori, c'est le jour où je jouais avec Arran dans les bois, près de la maison de Grand-mère. J'étais caché en haut d'un arbre quand il m'a finalement aperçu et a grimpé pour me rejoindre. Je m'éloignais vers l'extrémité d'une branche fluette pendant que lui me suppliait de revenir. J'ai fini par revenir et me suis installé contre lui, le dos appuyé sur sa poitrine, à califourchon, un peu comme je le suis maintenant. Je donnerais n'importe quoi pour le sentir de nouveau contre moi, retrouver la tiédeur de son corps qui soutenait le mien. Deviner son sourire à sa façon de respirer, percevoir son souffle contre ma joue et son bras autour de mes épaules.

Mais inutile de m'aventurer sur ce terrain-là et de songer à ce que je n'aurai jamais.

Et puis il y avait Grand-mère, avec ses abeilles, ses bottes, ses poules et sa cuisine au sol constellé de boue. L'ultime vision que je garde d'elle, c'est lorsqu'ils m'ont emmené au siège du Conseil. On venait de m'annoncer que Célia serait ma tutrice et préceptrice. Ce fut ma toute première rencontre avec elle et avec son Don, ce « bruit » effroyable, capable de me clouer sur place. Tout ça paraît

si loin... Célia m'a paralysé avec son sifflement strident, ils se sont emparés de moi et j'ai entraperçu une dernière fois ma grand-mère, sa silhouette frêle et terrifiée au milieu de cette salle où ils avaient l'habitude de m'« évaluer ». Quand j'y repense, elle devait se douter qu'elle ne me reverrait jamais. Célia m'a appris son décès quelques mois plus tard et j'ai su qu'ils l'avaient poussée au suicide, exactement comme ma mère.

À présent, je comprends que...

Tiens! C'est quoi, ça?

Quelqu'un vient. En pleine nuit?

L'adrénaline commence à monter.

Ressaisis-toi! Écoute!

Un froissement discret. Léger comme le pas d'un chasseur.

Peu à peu, je tourne la tête, mais ne remarque rien. La couverture nuageuse est dense, la lune ne perce pas jusqu'à la forêt.

Les bruits continuent. La tension augmente.

Eh merde! Ce n'est pas une simple bouffée d'hormones qui s'annonce, mais une métamorphose.

C'est alors que je l'aperçois. Une petite biche, craintive. Je devine l'adrénaline sur le point de m'envahir, et l'animal en moi prêt à prendre le dessus.

Du calme. Du calme. Compte tes inspirations.

Un. Inspiration puis expiration fluides.

Deux. Inspire – bloque – puis expire lentement.

Trois. Inspire. Je sens cette décharge courir dans mes veines et m'enflammer le sang – puis expire doucement.

Quatre. Inspire – et la bête s'invite en moi.

La biche s'éloigne et se fond très vite dans l'obscurité. Moi je suis toujours là, encore humain. Je peux maîtriser

mon Don, en tout cas le juguler. Et si je peux le contrôler, je peux peut-être aussi le déclencher.

Un sourire me fend le visage. Pour la première fois depuis des semaines, j'ai une véritable idée positive.

Je me suis bien débrouillé, aujourd'hui. Je m'en suis tenu à mes listes, je ne me suis pas aventuré vers le négatif. J'ai bien mérité quelques pensées réjouissantes – celles que je réserve pour les grandes occasions. Mes préférées sont pour Annalise. Et voilà ce dont je me souviens...

ANNALISE ET MOI

Nous sommes assis côte à côte sur la falaise de grès, les pieds dans le vide. Annalise a quinze ans ; moi, je n'en ai encore que quatorze. Ma jambe frôle la sienne, sans l'effleurer. L'automne s'achève. Depuis deux mois, nous nous retrouvons ici chaque semaine. Nous ne nous sommes touchés qu'une seule fois, lors de notre deuxième rendez-vous. J'ai pris sa main pour l'embrasser. Je n'en reviens toujours pas. Je crois que je me suis un peu emballé. Aujourd'hui, j'y pense sans arrêt, carrément non-stop, mais je serais incapable de le refaire. Avec Annalise, nous discutons, nous escaladons la falaise et faisons la course autour de la colline, même si je ne parviens jamais à l'attraper. Je me rapproche, tends le bras... mais mes doigts se referment sur le vide. D'un autre côté, je ne la laisse pas non plus m'avoir.

Ses jambes s'agitent sous une jupe grise propre, repassée, impeccable. Elle a la peau lisse, à peine halée et sur ses genoux, je distingue un léger duvet blond. Ma cuisse n'est qu'à quelques millimètres de la sienne, mais je ne réussirai pas à faire mieux. Je m'oblige à me détourner et à me concentrer sur autre chose.

L'escarpement est à pic et la chute interminable, mais sans danger puisqu'une couche de sable l'amortit. Les cimes frémissent, ondulent, comme si elles discutaient de tout et rien, pendant que leurs feuilles s'échappent en bandes. Quelques-unes se rapprochent et avant même

qu'Annalise esquisse un mouvement, je sais qu'elle va tenter de les attraper. Elle tend les doigts, le bras, puis tout son corps vers le vide. Elle se penche beaucoup trop. J'ai beau savoir qu'elle ne se blessera pas en tombant, je devrais peut-être l'en empêcher, l'agripper, mais je ne bronche pas. Elle se met à rire en allongeant son geste puis saisit une feuille au vol d'une main et ma manche de l'autre. Sans la toucher, je recule pour la retenir.

Elle a ce qu'elle voulait. Un petit triangle brunâtre, envolé d'un bouleau. Elle pince la tige entre le pouce et l'index et la fait tourner juste sous mes yeux.

– Je l'ai eue. Et pas grâce à toi ! J'ai bien failli glisser.

– Je savais que tu t'en sortirais.

– Ah oui ?

Elle me tapote le bout du nez avec sa feuille, les doigts tout proches de mes lèvres. Je m'écarte.

– Tiens, c'est pour toi.

– Tu parles d'un cadeau, il n'y a qu'à se pencher pour en ramasser.

– Tends la main. Cette feuille-là n'est pas ordinaire. Je l'ai rattrapée au péril de ma vie, rien que pour toi.

J'ouvre la paume et elle me la donne.

– Tu n'es pas du genre à dire merci, toi.

Ah bon ? Je n'y avais jamais réfléchi.

– Pas très tactile, non plus.

Je hausse les épaules, incapable de lui avouer que les quelques millimètres qui nous séparent m'obsèdent. Alors, je réponds :

– Je la garderai.

Avec un geste ample, je saute au pied de la falaise.

Une fois en bas, je ne sais plus trop quoi faire. J'espérais qu'elle me suivrait. Je lève les yeux vers elle.

– On peut changer de sujet ?

– D'accord. À condition que tu remontes et que tu me le demandes gentiment.

J'escalade la roche aussi vite que je le peux, pour frimer un peu, mais en approchant du rebord, je m'immobilise. Elle s'est déplacée et m'empêche d'agripper ma prise habituelle. Je peux choisir une trajectoire légèrement plus compliquée par la gauche, alors je redescends un peu, mais elle se décale de nouveau. Pour atteindre le sommet, je n'ai d'autre possibilité que de l'enjamber.

– Pardon, tu veux bien t'écarter ?

Elle refuse d'un signe.

– Et si je dis « s'il te plaît » ?

Arborant un énorme sourire, elle continue de secouer la tête.

– Pour un redoutable semi-code, je te trouve bien poli.

– S'il te plaît, Annalise.

Ma position n'est pas très stable. Les crampes me guettent et mes pieds commencent à glisser. Je ne tiendrai plus très longtemps.

– Je me demande bien comment tu as pu te faire renvoyer du collège. Tu passes pour un garçon si timide, déclare-t-elle de sa voix d'institutrice.

– Je ne suis pas timide.

– Alors, prouve-le, me provoque-t-elle en se penchant, hilare.

J'ai le choix entre me laisser retomber ou lui passer dessus et je vais devoir me décider très vite, car mon mollet tremble déjà sous l'effort. Je crois pouvoir me hisser à sa hauteur en m'agrippant à sa droite, mais ça signifie aussi enjamber ses cuisses et...

– J’ai hâte de raconter à mes frères quelle petite chose timorée tu fais !

Je lève les yeux vers elle. J’ai beau comprendre qu’elle plaisante, la seule idée de l’imaginer parler à ses frères – de quoi que ce soit – me rend dingue. Son sourire se volatilise. Je lâche prise et j’atterris avec une pirouette, tandis qu’elle me crie :

– Nathan ! Excuse-moi ! J’ai eu tort de...

Elle bondit près de moi, légère et gracieuse, comme toujours.

– Je n’aurais pas dû dire ça. C’était stupide.

– Si jamais ils apprenaient qu’on se voit ici... Si...

– Tu sais très bien que je tiendrai ma langue. Ce n’était qu’une blague idiote.

J’ai conscience d’en faire tout un plat et de gâcher notre journée, alors je racle le sol d’un mouvement nerveux. J’ai envie d’oublier ça et de recommencer à m’amuser.

– Je sais. Mais garde pour toi que je suis une mauviette, d’accord ? Et je ne raconterai à personne que tu es une vraie terreur.

– Une terreur, moi ?

Elle retrouve sa mine enjouée et commence à tracer un long trait sur le sable.

– Entre « terreur » d’un côté, reprend-elle en appuyant le pied à l’extrémité, et « gentille, polie et timide » là-bas (elle suit la ligne avant de se retourner vers moi), tu me placerais où ?

Je vais et viens le long de son échelle virtuelle et marmonne dans ma barbe :

– Annalise, Annalise, Annalise...

Aux trois quarts du « gentille, polie et timide », je me fige. Puis je m’en éloigne, un pas à la fois, jusqu’à m’arrêter à deux doigts de la « terreur ».

– Ha! lâche-t-elle.

– Tu es bien trop redoutable pour moi.
Elle me fait les gros yeux.

– La plupart de mes amies, à l'école, me classeraient plutôt dans cette catégorie, annonce-t-elle en faisant un bond vers la timidité.

– Tu ne fréquentes que les béjaunes.

– Ils sont quand même capables de reconnaître une fille sage quand ils en croisent une.

– Et moi, où est-ce qu'ils me mettraient ?
Je m'écarte tandis qu'elle suit le trait jusqu'à l'emplacement où je me trouvais, proche de la terreur.

– Et tes frères ? Qu'est-ce qu'ils en penseraient ?
Après une seconde de flottement, elle dépasse carrément la ligne pour se poster au pied de la falaise.

– Les béjaunes avaient peur de toi parce que tu étais bagarreur. Tu avais une réputation de garçon turbulent, mais ils voyaient bien ton comportement, au quotidien. Ils savaient que s'ils te laissaient tranquille, ils n'avaient rien à craindre.

– Tes frères ne l'ont pas compris, eux. Qu'il ne fallait pas me chercher d'histoires, je veux dire.

– Non, pourtant eux aussi, tu les effrayais.

– Moi ? Ils m'ont massacré ! Ils m'ont abandonné, inconscient, derrière le gymnase.

– Parce que tu les avais frappés le premier. Mais c'est plus compliqué...

Elle hésite avant de poursuivre :

– C'est à cause de ce que tu es. De tes origines. On en revient toujours à Marcus. Il les terrifie, comme tout le monde.

Elle a évidemment raison. D'un autre côté, il n'aurait jamais volé à mon secours dans une cour de récré.

– Et toi, est-ce que tu le crains ? me demande-t-elle alors.

Au fond de moi, je l’ignore. Marcus est un personnage dangereux, un meurtrier, mais il n’en reste pas moins mon père. Et j’aimerais le connaître.

– Annalise, j’ai confiance en toi plus qu’en n’importe qui, mais si le Conseil m’entendait prononcer son nom, évoquer mes sentiments envers lui, ou quoi que ce soit d’autre... Je ne peux tout simplement pas en parler. Tu le sais.

– Pardon. Je n’aurais pas dû aborder le sujet.

– En revanche, je vais te dire de qui j’ai peur : du Conseil. Et de tes frères. Si jamais...

Mais je n’achève pas ma phrase. Nous n’ignorons ni l’un ni l’autre les risques que nous courons si quelqu’un apprend nos rendez-vous.

– Tu as raison. J’ai la pire famille du monde. On ne fait pas plus tordu.

– Je crois que la mienne la bat.

– De peu. Toi, au moins, tu as Arran et Déborah. Je n’ai personne de gentil dans mon entourage. Connor est à peu près fréquentable quand il ne se laisse pas entraîner par Niall ou...

– C’est toi qui redores le blason de ta famille.

Elle sourit et soudain, je prends conscience de ma chance. J’ai Arran, Déborah et Grand-mère. Et sans même m’en rendre compte, je saisis sa main. Ça y est, je la touche ! J’en reste tout étonné, mais puisque c’est arrivé, je ne veux pas trop y réfléchir. Nos mains font presque la même taille. La mienne est plus large, la sienne plus longue et plus effilée. Et elle a la peau douce et d’une blancheur surprenante, contrairement

à la mienne, déjà sale. Je l'inspecte sous toutes les coutures et demande :

– Comment tu fais pour garder les mains si propres ? Je suis couvert de ce sable rouge, mais il n'y a pas un seul grain de poussière sur les tiennes.

– Il est bien connu que les filles possèdent des pouvoirs spectaculaires dont les garçons ne peuvent que rêver.

Sa voix tremble un peu.

J'ai peur, à présent, mais il n'est plus question de me dérober. Je suis le contour de sa main levée et elle ne l'écarte pas. L'extrémité du pouce, le méandre qui le sépare de l'index... puis je remonte vers l'ongle et ondule au gré des creux et des reliefs des doigts suivants et, enfin, longe l'auriculaire pour atteindre le poignet.

– Ta douceur me surprend toujours. En fait, tu n'as rien d'une terreur.

Je cherche quelque chose à répondre, en vain.

– Tu redeviens silencieux, fait-elle remarquer.

– Et c'est mal ?

– Non, pas vraiment. Ça te va bien, en tout cas.

À son tour, elle dessine le pourtour de ma main et, sans interrompre son geste, poursuit :

– Mais ça me rend curieuse... À quoi penses-tu ?

Je pense que j'aime qu'elle fasse ça. Que c'est agréable. Est-ce que je devrais le lui dire ? Je n'en sais rien, alors je bafouille :

– Je... Tu es...

Elle incline le visage pour mieux m'observer.

– Nathan, tu baisses la tête, proteste-t-elle. Est-ce que tu rougis ?

– Non !

Elle me pose un doigt sous le menton pour m'obliger à la regarder. J'ai un peu chaud, c'est vrai, mais j'étais loin de piquer un fard !

– Tu es trop mignon.

Mignon ?!

– Je passe plutôt pour une terreur.

– Tu es presque aussi mignon que lent, pouffe-t-elle en se redressant. Tu n'arrives jamais à m'attraper.

Elle part en courant et je me lance à sa poursuite. Ce jour-là, pour la première fois, je la rattrape.

PLUS SOMBRE

Il doit être plus de minuit. Voilà une autre journée qui s'achève. Encore un jour passé à chercher le positif, à penser à Annalise sans trouver le moyen de la sauver. À attendre, perché sur ma branche, le retour de Gabriel. Je devrais dormir, mais je ne suis pas fatigué. La nuit me rend presque plus alerte, même si elle réveille en moi un côté plus sombre.

Je pourrais continuer à ressasser mes listes ou me remémorer les techniques que Célia m'a enseignées : le combat au couteau, la lutte à mains nues... Que c'est gai, tout ça ! À moins que je ne détaille les informations dont je dispose. Comme mon arbre généalogique, par exemple. Réciter ces noms, comme une litanie : *Harrow, Titus, Gaunt, Darius, Leo, Castor, Maximilian, Massimo, Axel, Marcus, Nathan. Harrow, Titus, Gaunt, Darius...*

Évidemment, cette énumération flirte un peu avec la déprime, que je suis censé éviter, mais ce n'est quand même pas ma faute s'ils ont tous péri entre les mains des chasseurs ou dans les salles de torture du Conseil. Tous, excepté Marcus qui pour autant que je sache se porte comme un charme, caché là où personne ne le cherche. Dire qu'il se tenait près de moi, qu'il m'a sauvé la vie et m'a accordé trois présents, mais qu'il a disparu (encore), qu'il m'a abandonné (une fois de plus), me laissant livré à moi-même (comme toujours). « Tu te débrouillais fort bien tout seul », a-t-il déclaré. Le b.a.-ba de la défilade.

Non! Pas de négatif. On reste po-si-tif, bon sang.

Merde, me voilà d'humeur massacrate.

Je devrais poursuivre mes exercices de mémoire. Nommer les Dons que Marcus a volés à ses victimes, par exemple. Un pour chaque cœur humain qu'il a englouti. Et c'est ce personnage, cet assassin, ce *psychopathe*, qui s'est assis en face de moi et m'a fait un brin de causette avant de faire de moi un véritable sorcier.

Je ne peux me résoudre à le haïr, pas plus qu'à le craindre. C'est plutôt qu'il... m'intimide. N'est-ce pas positif, de vouer de l'admiration à son père? Mon père, ce barjot... L'est-il vraiment? Je l'ignore. Il faudrait d'abord que je connaisse le sens exact de ce mot. Combien de gens doit-on dévorer tout crus avant d'être reconnu comme tel?

Je recommence à me ronger les ongles. Pourtant, il n'y a plus grand-chose à rogner.

Regardez-le, installé sur son perchoir, à se grignoter le bout des doigts : Nathan, fils de Marcus. Parricide annoncé, qui espérait lui remettre le Fairborn et ainsi lui prouver qu'il ne lui ferait pas de mal, mais qui a trouvé le moyen de perdre ce fichu poignard. Je sais pertinemment que je ne survivrais pas une seule seconde à un combat contre lui, mais tout le monde semble convaincu que je suis capable de l'anéantir; ils attendent tous que je les en débarrasse. J'ai échappé à Wallend, à tous ces tortionnaires qui voulaient m'y contraindre pour me réfugier chez Mercury, et – surprise! – elle aussi me réclame sa tête.

J'ai vraiment besoin de me recentrer sur le positif.

Je dois repenser à Annalise. Je songeais souvent à elle, dans ma cage, je fantasmais sur l'idée de la toucher, de coucher avec elle, des trucs de ce genre... Non que j'aie

beaucoup fait l'un ou l'autre avec qui que ce soit. La dernière fois que je lui ai pris la main, c'était sur le toit, chez Mercury, avant que tout dérape. La vieille sorcière a déchaîné ses bourrasques sur moi, pour me retenir, pendant qu'elle attirait Annalise. Je revois son corps à terre, sa poitrine qui se soulevait par à-coups, cherchant désespérément de l'air, et cet ultime halètement, si lent et douloureux... Je le hais, ce halètement.

Et tant qu'à parler de ce que je hais, j'ai aussi de quoi dresser une longue liste. Commençons par ma sœur, cette chère Jessica, qui me déteste depuis toujours et m'inspire un dégoût qui n'a d'égal que celui qu'elle me porte. Ensuite, il y a son petit ami, Clay, le chef brutal et arrogant des chasseurs. Tout respire la violence, chez lui. N'oublions pas la deuxième brute épaisse : Kieran O'Brien, le frère aîné d'Annalise, qui arrivait en tête du classement mais qui ces jours-ci est descendu sur la troisième marche du podium. Sur la deuxième nous avons Soul O'Brien, membre du Conseil et autre éminent psychopathe, qui après m'avoir fait enfermer pendant deux ans m'a un jour affirmé vouloir me remettre mes trois présents. Et dans la famille des sadiques, je demande le numéro un : M. Wallend. Le sorcier blanc à qui j'ai servi de cobaye, de souris de laboratoire. L'auteur de mes tatouages, que j'exècre par-dessus tout.

Voilà qui était positif.

Célia, elle, n'y figure pas et c'est sans doute une bonne chose. Après tout, c'est plutôt positif de ne pas détester quelqu'un qui vous a séquestré dans une cage pendant près de deux ans, non ? À moins que cet épisode traumatisant ne m'ait détraqué pour de bon. Quoi qu'il en soit, elle n'est pas sur la liste.

Pas plus que Mercury, qui n'inspire pas ce genre de sentiment. Ça reviendrait à haïr la météo...

Elle m'a promis de relâcher Annalise en échange de la tête ou du cœur de mon père. Là non plus, je ne céderai pas. Ce qui implique de retrouver Mercury, puis Annalise, et de briser le sortilège qu'elle lui a jeté pour m'échapper avec elle. Un projet aussi complexe que risqué, mais j'ai un plan – nouveau point positif –, si ce n'est qu'il est nul, grotesque et qu'il ne fonctionnera jamais. Mercury me tuera, c'est certain.

Mieux vaut ne pas m'inquiéter de ça. Après tout, on meurt tous un jour.

J'ai bien assez de mal à suivre le plan initial. Voilà plus d'un mois que je suis retranché ici, à échafauder une théorie optimiste, qui expliquerait pourquoi Gabriel a disparu : il n'est ni mort ni prisonnier du Conseil, mais se prélassait dans un lit douillet, un livre dans une main et un croissant dans l'autre.

S'ils l'avaient capturé, ils l'auraient torturé jusqu'à ce qu'il leur avoue tout : moi, lui, le Fairborn, Annalise et surtout, notre lieu de rendez-vous ici, à la grotte. Soumis à la « répression », comme ils l'appellent, j'aurais parlé moi aussi. Pas de honte à ça. La répression finit par briser tout le monde et personne n'est capable d'y résister longtemps. Et pourtant, aucun signe des chasseurs. Pas plus que de Gabriel. Cela ne peut signifier qu'une chose : les hommes de Clay l'ont abattu la nuit où nous avons dérobé le Fairborn. Il est mort en essayant de me sauver.

Et pendant ce temps, je reste les fesses posées sur ma branche, à chercher le positif.

Le positif, c'est assez effrayant quand on y pense.

FINI D'ATTENDRE

Le jour se lève quand j'arrive à la maison de Mercury. Depuis ma fuite, le soir où Marcus m'a remis mes trois présents, je m'y suis déjà rendu à deux reprises pour essayer de comprendre ce que fabriquent les chasseurs. Maintenant, c'est moi qui les traque.

La première fois que j'y suis revenu, deux semaines plus tôt, j'étais certain que personne ne me pistait. J'avais tué la plus rapide et semé les autres. Ils ne me croyaient sans doute pas assez fou pour courir le risque de revenir. Je m'attendais donc à trouver une équipe réduite sur les lieux. Perdu ! Ils étaient douze. L'endroit doit leur servir de base pour tenter de localiser Mercury. Elle y avait ouvert une brèche, une de ses failles magiques qui lui permettent de rejoindre son véritable repaire. Une sorte de tunnel semblable à celui que nous empruntions, Gabriel et moi, pour nous déplacer entre ici et l'appartement de Genève. D'après mon père, les chasseurs savent désormais les détecter et j'en déduis soit que Mercury a condamné cet accès à son domaine, soit qu'ils l'ont découvert et éliminée, elle aussi. Or, si elle est morte, j'ignore ce qu'il est advenu d'Annalise. Je doute pourtant que Mercury ait fait preuve de négligence, de lenteur ou de faiblesse. Je crois plus volontiers qu'elle a bloqué le passage et effacé ses traces, transformant cette vallée en impasse pour ses poursuivants autant que pour moi.

À ma première visite, j'ai aperçu Clay. D'une humeur massacrate, il ne cessait d'aboyer contre ses troupes. Jessica se tenait près de lui. De notre dernière rencontre, lorsque je l'ai attaquée avec le Fairborn – ou plutôt, quand le Fairborn a décidé de frapper de lui-même –, elle a gardé une longue cicatrice qui lui lacère le front, le nez et la joue. La balafre ne semblait pas rebuter Clay ; ils paraissaient toujours ensemble. Je l'ai vu glisser le bras autour de ses épaules et lui déposer un baiser sur le bout du nez. Il s'est ensuite approché de la lisière de la forêt, poings sur les hanches et jambes écartées. Il a levé les yeux, comme s'il les braquait droit sur moi. J'étais bien caché ; il lui était impossible de me remarquer, mais on aurait dit qu'il m'attendait.

J'y suis retourné une deuxième fois la semaine suivante. Ils n'étaient plus que six. J'escomptais que Clay serait encore là à m'attendre, mais il avait disparu. À sa place, j'ai eu le plaisir d'apercevoir Kieran et ce jour-là, une atmosphère bien différente régnait sur les lieux. Les derniers encore présents profitaient du beau temps, riaient, s'amusaient. On les aurait crus en vacances, même s'ils n'en prennent jamais. En tout cas, ils n'avaient pas l'air de guetter le fils de « Tu-sais-qui ».

J'ai saisi l'occasion et observé Kieran : torse nu, les cheveux décolorés par le soleil, le visage hâlé, la silhouette massive, tout en muscles. Il est presque aussi impressionnant que Clay. Les chasseurs s'étaient construit un parcours d'obstacles, avec des barrières, des portiques, des cordes et un filet à traverser. En dépit de sa taille, Kieran se montrait toujours le plus rapide et se moquait de la lenteur de ses camarades. Au combat rapproché, les chasseresses étaient médiocres ; l'équipier de Kieran se

débrouillait bien, mais lui, il excellait. Je reste persuadé d'être capable de le battre, même si sa faculté d'invisibilité complique la donne. L'une des filles possédait manifestement celle d'enflammer des objets et une autre, de lancer des éclairs, mais leurs capacités m'ont semblé limitées. Je n'ai pas réussi à comprendre en quoi consistaient les aptitudes des autres.

Composée en majorité de femmes, la troupe des chasseurs incorpore parfois quelques hommes et les associe en tandems. J'ignorais qu'ils recrutait à l'étranger. Deux des filles n'étaient pas britanniques. Elles maîtrisaient l'anglais, mais m'ont donné l'impression de parler français entre elles et avec le partenaire de Kieran. À ma connaissance, aucun autre Conseil en Europe ne forme de semblable corps d'élite. Seul le Royaume-Uni s'en est doté pour éradiquer la totalité des sorciers noirs. Gabriel m'a raconté qu'ailleurs, blancs et noirs se cantonnent à leurs territoires respectifs. Ils se méprisent, bien sûr, mais ne font appel aux chasseurs que pour cibler des individus bien précis – comme mon père, par exemple. S'ils commencent à recruter sur place, c'est le signe que leurs opérations prennent de l'ampleur.

Je les ai observés pendant des heures. J'avais tort, je sais. J'aurais dû rester à la grotte et attendre Gabriel, mais je ne parvenais pas à m'arracher à ce spectacle. Entendre Kieran houspiller son partenaire m'a rappelé le jour où ses frères et lui m'ont attrapé, frappé, torturé. Étrangement, leur geste me traumatise davantage aujourd'hui qu'à l'époque. J'avais quatorze ans, je n'étais qu'un gamin. Kieran en avait vingt et un et a entraîné ses deux cadets avec lui. Il a obligé Connor à me verser cette poudre corrosive sur la peau pendant que lui riait et se

moquait de leur faiblesse autant que de la mienne. Ils ne se sont pas contentés de simples coups. Ils m'ont délibérément marqué. Un *N* sur la partie gauche de mon dos et un *B* sur la droite, deux lettres pour désigner le semi-code que je suis, mi-noir mi-blanc, qui n'appartient à aucun des deux clans.

Aujourd'hui, je tente une troisième expédition. J'ai coupé à travers bois afin d'arriver par le haut. Le soleil se cache encore derrière les montagnes à ma gauche et le ciel est clair. Je ne suis pas certain de savoir ce que je fais là, mais je ne m'attarderai pas. Je veux seulement vérifier quelques détails une dernière fois.

Bâtie à la lisière de la forêt sur les contreforts de la vallée, la maison donne sur une prairie. Les arbres s'étendent presque sur tout le versant et ne laissent apparaître que la crête et les pics. Même en été, quelques névés ponctuent des recoins ombragés de leur roche grise. Au sommet dominant les neiges éternelles et le glacier, où la rivière prend sa source. Celle-ci sinue bien plus bas et reste invisible depuis la maison, bien qu'on la devine à son grondement omniprésent.

Je quitte les bosquets à pas de loup. Pas un bruit, excepté le sifflement de leurs téléphones portables qui résonne dans ma tête. Il semble plus diffus, cependant, comme s'ils étaient moins nombreux. Plutôt deux que six. Et il provient de l'intérieur. J'en conclus qu'ils ont renoncé à traquer Mercury, qu'ils me croient loin et pas assez stupide pour me montrer. Surprise ! Me revoilà.

Le jour s'est levé.

Je ferais mieux de filer...

Mais je ne supporte plus d'attendre un Gabriel qui ne reviendra probablement jamais. Je donnerais n'importe

quoi pour le revoir. Nous nous étions promis de nous retrouver, et à ma place, il patienterait bien plus d'un mois et...

Le loquet du battant grince et un chasseur apparaît.

Je l'identifie aussitôt à sa carrure.

Kieran contourne la bâtisse, s'étire, bâille et détend son cou de taureau comme s'il s'apprêtait à monter sur un ring. Il s'avance vers le tas de bois, attrape une grosse bûche et la place sur la souche qui fait office de billot. Il s'empare de la hache et écarte les jambes. La bûche n'a pas la moindre chance.

Il me tourne le dos. Je dégaine mon couteau.

Kieran s'immobilise. Il se penche pour ramasser les morceaux et les empile près de la porte. Un petit oiseau – une Bergeronnette – le frôle et se pose à côté de la maison. Il l'observe quelques instants avant de s'atteler à une seconde bûche. Il se remet à la tâche.

Je tiens toujours le poignard. Si je l'attaquais maintenant, tout serait fini en moins de dix secondes. Je veux le voir mort, c'est certain. Mais je n'ai jamais tué personne de cette manière : sans y être obligé. Et si je le tue, je devrai fuir cet endroit définitivement. Une autre vague de chasseurs investirait aussitôt les environs alors que Gabriel essaie peut-être de rejoindre la vallée. Mais non, il ne reviendra pas, je le sais ; je refuse simplement de me l'avouer. Ils l'auront abattu, lui, l'un des êtres les plus extraordinaires, les plus sincères, les plus tolérants qui soient. Pendant que là, devant moi, fringant, vaquant à ses corvées, se tient l'un des plus vils et des plus méprisables. Kieran ne mérite pas de vivre. Le monde serait meilleur sans lui.

Il lève sa hache tandis que je me rapproche. Je pourrais le tuer sans qu'il s'en aperçoive. Il est vulnérable : si je

suis assez rapide, son arme ne lui servira à rien ; je lui aurai planté ma lame dans le cou.

Et je veux le voir mort.

Mais... mais... mais...

Pas comme ça. Pas à la va-vite. Je veux qu'il me regarde bien en face, qu'il me voie lui arracher tout ce qui lui reste, jusqu'à son dernier souffle.

À moins que je ne me cherche des excuses... Est-ce que j'hésite ?

Quant à l'animal qui vit en moi, je ne sens pas son adrénaline, comme s'il répugnait à se mêler de ça.

La porte de la maison s'ébranle de nouveau. Merde ! Un chasseur apparaît et il va me voir. Tête baissée, il se frotte le crâne, encore mal réveillé.

Je me dépêche de battre en retraite. Je remonte la pente à toute allure, sans oser respirer. À l'abri d'un bosquet plus fourni, je tends l'oreille.

Le heurt du métal contre le bois résonne, puis s'interrompt et des voix retentissent. D'abord celle de l'autre chasseur, puis celle de Kieran, mais je ne distingue pas leurs paroles.

Silence.

Les chocs sourds reprennent.

Je l'ai échappé belle.

Alors, je me mets à courir.